

Éloge de l'utopie

Éloge de l'éducation

En éducation, tout se joue « dans le royaume secret des consciences. C'est là qu'apparaît finalement la seule vraie matière au programme : la personne elle-même. »

Bruno Hébert*

Je suis professeur. Même si l'enseignement est mon lieu privilégié, ma tâche en est surtout une d'éducation. C'est la plus formidable tâche qui soit, la plus difficile et la plus exigeante aussi, et qui nécessite une remise en forme continue. Il me faut constamment veiller à tenir bien allumé le feu sacré, autrement la motivation des jeunes qui sont devant moi s'en ressentira et les choses n'iront pas mieux. Chaque lundi matin, il me faut reprendre le collier avec une foi renouvelée, foi dans la noblesse de mon rôle et le privilège où je me trouve d'être possiblement l'occasion, pour ceux qui me sont confiés, de grandir en eux-mêmes et de gagner à mon contact quelque liberté nouvelle et quelque accomplissement. Mon projet est sans doute utopique, démesuré, mais c'est lui qui me tient en piste et me permet d'aimer et d'espérer.

Je cultive donc l'utopie comme l'artiste cultive l'inspiration, en m'efforçant de me tenir, comme on dirait, « en état de grâce de mon art ». Je compte sur la suite des événements pour me donner tort ou raison. Certes, je n'ai pas toujours eu le vent dans les voiles et il m'arrive encore à l'occasion de « dégonfler », mais il est manifeste que, depuis quelques années, je n'ai pas de problème majeur de motivation. Je suis de ceux qui aiment leur métier et qui ont tendance à le vivre comme une *vocation*, comme une *mission*. Ce langage est sans doute anachronique, mais la réalité qu'il sous-tend ne l'est point. Je m'étonne d'ailleurs que l'aventure ait si bien tourné pour moi, surtout quand les misères du début de carrière me reviennent en mémoire. Je m'étonne, oui, et il faudrait que j'examine d'un peu plus près si mon ardeur est aussi bien fondée que je le pense. Après tout, il se pourrait que je ne sois qu'un marchand d'illusions, qui se berne lui-même et les autres. Il est si facile de croire à ce qu'on désire !

Parler de motivation, c'est étymologiquement parler de « ce qui meut », et plus intimement de « ce qui émeut ». Or, ce qui meut, c'est la beauté de la fin entrevue dans sa splendeur ; elle engendre le désir dans l'âme et pousse à l'action. Je serai d'autant plus motivé que je verrai avec clarté le bien que je poursuis. Comme dit Max Jacob, « ce qu'on comprend vraiment devient émouvant¹ ». Si je choisis de m'exprimer en « je », on comprendra que c'est

Ce texte a été publié en 1982 dans la revue *Prospectives* (vol. 15, nos 1-2, février-avril 1982, p. 53-57). Il reste d'une grande actualité ; c'est sans doute que les paroles qui touchent l'essentiel des choses ne vieillissent pas.

L'auteur a fait paraître, en 1993, un ouvrage rassemblant plusieurs de ses écrits sur l'éducation sous le titre *Éloge de l'éducation*, aux Éditions Paulines.

parce que mon propos n'est pas refroidi, qu'il se tient près du vécu et qu'il n'entend pas nécessairement répondre des motivations de tout le monde. En cette sorte de matière, en tout cas, si je veux m'y retrouver, je gagne à suivre l'avis du vieux La Fontaine : « En toute chose il faut considérer la fin » (*Le Renard et le Bouc*).

Qu'est-ce donc qui nourrit mon ardeur ? Qu'est-ce qui inspire mon action ? Sans doute un certain « savoir-faire » mis en piste et éprouvé par quinze ans d'expérience, un certain « savoir-pourquoi-faire » tiré du croisement des livres et de la réflexion. Voilà qui rend le quotidien supportable et assure le minimum d'aisance nécessaire à la vertu ! Mais il y a plus : sans doute une poussée profonde, d'origine obscure, qui m'apparaît plus importante et dont il faudrait que je m'applique à comprendre quelque chose, si je ne veux pas qu'on me classe irrémédiablement dans la catégorie des « partis ». Mais commençons d'abord par ce qui s'explique aisément.

Le lieu de l'homme où règnent la raison et la volonté**

Je ne surprendrai personne en disant qu'une école, ça s'administre ; qu'un service pédagogique, ça s'administre ; qu'un plan de cours, une rencontre de groupes, du *counseling*, des travaux pratiques, ça s'administre. Moyennant une compétence convenable,

* Au moment où il a écrit ce texte, l'auteur était professeur de philosophie au Campus Notre-Dame-de-Foy.

** N.D.L.R. : Les sous-titres sont de nous.

de la suite dans les idées, du dévouement, on peut y arriver. « La chose est faisable », comme dirait Molière. Car il s'agit toujours d'emprunter la voie du discours pratique, il s'agit d'ordonner un certain nombre de moyens en vue d'une fin à réaliser. Ce sont des qualités d'esprit qui se trouvent dans nos milieux, des traits de caractère qu'on rencontre. Voilà, par excellence, le lieu de l'homme, où règne la raison, où règne la volonté, qui toutes deux définissent l'homme. Pour peu qu'on ne se contente pas d'en rêver, ce dévouement à un projet clairement défini donne des résultats. Le travail est sauf *au moins* dans sa matérialité et puis, c'est autant de gagné sur l'à-peu-près et le n'importe-comment. « Rendre capable de ... », « amener l'étudiant à pouvoir... », « en venir à ... » : des buts en apparence de rien du tout, qui chassent le mystère et poussent à l'efficacité. C'est le cas, par exemple, de *l'enseignement par objectifs* dont on a fait la promotion ces dernières années. C'est le cas des différents procédés d'enseignement, d'apprentissage et de vérification de connaissances élaborés par tout professeur un tant soit peu équipé et déterminé.

J'accepte donc, dans la moiteur du quotidien, les obligations inhérentes à ma tâche ; j'accepte les contraintes que je m'impose et que j'impose à mes étudiants. Dans les démarches qui sont de ma responsabilité, j'essaie de savoir le plus clairement possible ce que je veux et pourquoi je le veux, quel est le bien que je poursuis. J'attends de ceux qui encadrent mon action des principes et un appui de même clarté. Voilà qui satisfait – si l'on tient à l'expression –, au côté « professionnel » de mon engagement ! Il y aurait beaucoup à dire sur le profil organisationnel de nos institutions scolaires, mais ne compliquons pas les choses ; « grosso modo », il est bon que ce qui est administrable soit administré, et bien administré. Les gens, à la fin du semestre, ne s'en trouvent pas plus mal. C'est la force des méthodes et des institutions de permettre un effort à long terme, programmé, conséquent, évaluable. Même si le cœur n'y est pas toujours autant qu'on voudrait, travaillons, travaillons, il en restera toujours quelque chose ! Va donc pour le lit des conventions, puisque je suis ainsi fait que je « performe » mieux dans l'ordre et la discipline !

Le mystère de l'éducation

Mais il serait un peu simple de croire qu'une fois assurée la tâche d'éducateur dans ce qu'elle a d'organisable, de négociable, de « syndicalisable », nous ayons *éduqué* (engendré à lui-même) le moindre de nos étudiants. La maîtrise des tons et de la gamme ne fait pas encore le musicien. Après qu'on a tout fait, tout reste encore à faire. *En même temps* que sont assurées les rudesses de la vie pratique, *au cœur même* de ces activités, surgit comme en transparence le projet éducatif dans ce qu'il a d'authentique et de profond. Comme disait Nadia Boulanger, ce qu'il y a d'intéressant dans les écoles, ce n'est pas le professeur, ce sont les étudiants. Or, comme ils sont en devenir d'eux-mêmes, peu instruits de ce qu'il sont, on peut dire que je navigue sur une mer inconnue. Ils travaillent devant moi, admettons qu'ils travaillent « pour moi » ; s'ensuit-il qu'ils travaillent à se construire eux-mêmes ? Quand est-ce qu'ils « s'apprennent » un peu mieux eux-mêmes ? Je ne saurais dire. Ils sont eux-mêmes mal placés pour répondre puisqu'ils vivent ce qu'ils vivent *pour la première fois* et que c'est beaucoup de choses en même temps.

C'est alors qu'il y a lieu de parler du *mystère de l'éducation*, attendant au mystère de l'homme, de sa liberté, de sa destinée déjà inscrite en partie dans ce corps qui évolue, là, devant moi – ce

La maîtrise des tons et de la gamme ne fait pas encore le musicien.

*Après qu'on a tout fait,
tout reste encore à faire*

geste, ce regard, cette mimique, etc. Je me vois pris à devoir deviner les choses. Que ces signes sont mêlés et difficiles à lire ! Si je parle ici de mystère, ce n'est pas pour obscurcir mon propos et m'en tirer à bon compte dans les explications, mais parce que nous approchons d'une réalité qui échappe à toute mesure et vérification et qui tombe proprement dans le non-administrable. Mais ce n'est pas rien ! Tout se joue là, dans le royaume secret des consciences. C'est là qu'apparaît finalement la seule vraie matière au programme : la personne elle-même. Et ne craignons pas trop l'obscurité ! Comme dit Maritain, « il n'y a pas mystère là où il n'y a *rien à savoir*, le mystère est là où il y a *plus à savoir* qu'il n'est donné à notre appréhension² ». Pourvu que j'affine ma sensibilité à l'autre, que je me rende attentif à ce qui ne demande pas mieux que d'apparaître, pourvu que je ne souligne pas trop les essoufflements et les insuffisances, je ne pourrai que m'émerveiller de ce qui sourd des apparences en promettant d'être. L'admiration, d'après saint Thomas, « c'est le *désir de savoir* causé dans l'homme par la vue d'un effet dont il ignore ou dont ses facultés ne peuvent découvrir la cause ; elle produit donc la délectation parce qu'elle renferme l'espoir d'acquérir la connaissance d'une chose qu'on désire savoir³ ». À ce compte, on comprendra que le métier d'enseignant n'est pas tout de morgue et de répétitions. Dans ce qu'il a de meilleur, il est de fascination.

Mais en même temps que je contemple l'ouvrage de la nature qui, en un éternel printemps, refait les générations, je m'offre moi-même à l'admiration de ces jeunes âmes dans la force de ce qu'il y a de réussi en moi. Cet échange de contemplation est créateur. Nous nous éduquons en quelque sorte mutuellement. Rien de cela n'est écrit dans les programmes. Nous nous conjuguons au subjonctif présent – le temps des désirs. S'il fallait que tout ce qui est semé en nous parvienne à la splendeur de sa forme, on n'y verrait que du feu !

Les enfants ne ressemblent qu'à eux-mêmes

Il faut que je fasse, cependant, plus confiance à la nature qu'à moi-même. Attention par exemple, d'abuser de l'avantage que j'ai sur eux des diplômes et de l'expérience ! Il ne faut surtout pas que je me mette à vouloir à leur place et que je les encourage « à devenir autre chose que ce qu'ils sont⁴ ». Penché sur le berceau de son petit-fils endormi, Ramuz fit un jour en lui-même la réflexion suivante, qui ne laisse pas de me troubler et de me stimuler à la fois : « L'éducation n'est peut-être, dit-il, qu'une illusion de ceux qui sont avancés dans la vie et qui, se retournant alors vers ceux qui viennent derrière eux, se vengent en quelque sorte de n'être pas ce qu'ils voudraient être en essayant de faire que leurs enfants du moins le soient et ressemblent à leur " idéal ". Or, les enfants ne ressemblent qu'à eux-mêmes. Ils pourront feindre de ressembler aux modèles qu'on leur propose, mais ce ne sera

*Parier sur l'être,
sur les virtualités de l'être.
Au risque de réussir*

qu'extérieurement. Car il faudra bien, une fois ou l'autre, que leur nature profonde éclate, qui est ce qu'ils sont depuis toujours⁵ ».

Dans cet art mystérieux qui est d'accompagnement, je me dois d'« imiter la nature dans son opération », de *composer* avec elle, d'être attentif, de comprendre. Le jardinier ne conduit pas son champ à la récolte comme le charretier ses bœufs à l'abreuvoir. Je ne suis pas seul en piste et l'avenir ne m'appartient pas. Je dois compter avec la force des climats et des saisons, avec la liberté humaine, et nombre d'influences extérieures m'échappent complètement. Mon métier est plus près du jardinier que du bœuvier. Ce qui fait qu'en éducation, nous sommes toujours inquiets des dispositions de nos commettants. À vrai dire, il est facile d'avoir le sentiment qu'ils ne sont jamais rendus là où nous voudrions qu'ils soient. « Ça ne sert à rien d'insister, pensons-nous, ils ne sont pas prêts ». C'est alors qu'il nous faut faire preuve de patience, rattraper, suppléer, faire acte de foi, c'est-à-dire croire pour soi-même et pour les autres à ce qui n'est pas encore prouvé. Parier sur l'être, sur les virtualités de l'être. Au risque de réussir.

Défier le raisonnable

À ce niveau de considération, on comprendra que l'éducation est affaire de conditionnement. Je passe mon temps à assurer les conditions pour que l'éclosion devienne possible. Je passe mon temps à avoir l'air de travailler sur autre chose, à me mettre sur le chemin, à tendre la perche, à assurer l'ordinaire pour permettre, je ne sais à quel moment, l'extraordinaire : l'ouverture à l'être dans sa prodigieuse amplitude et diversité. Voilà l'ultime visage de l'utopie qui me nourrit.

Sans doute qu'une des formes les plus senties de cette communion à l'être, c'est la *rencontre* de mon semblable. Avant sa mort dans les geôles nazies, Dietrich Bonhoeffer a laissé ce propos saisissant sur le type de rencontre dont il s'agit. « Je ne connais pas de sentiment qui rende plus heureux, écrit-il, que celui de pouvoir quelque chose pour d'autres hommes. Ce n'est pas le nombre de ces contacts qui importe, mais leur intensité. [...] Pour ma part, je pense simplement que dans la vie, les hommes nous importent plus que toute autre chose. Cela ne veut pas dire que je méprise le monde des réalités et des résultats pratiques. Mais que signifient pour moi le plus beau des livres ou des tableaux par rapport à ma femme, mes parents, mon ami ? Il est vrai que seul peut parler ainsi celui qui a trouvé des hommes dans sa vie. Pour beaucoup de nos contemporains, l'homme n'est qu'une partie du monde des choses. Cela provient de ce que l'expérience de l'humain leur fait défaut⁶. »

Si je trouve mon discours utopique, c'est qu'il débouche sur une lumière qui n'est pas la mienne, qui n'est pas comptable et que je sais ne pouvoir dominer. J'ai parfois le sentiment de défier le raisonnable, de prendre un risque. Le vertige est toujours possible,

même pour le funambule aguerri. Ce qui me rassure, toutefois, c'est que j'ai été *élevé* par toutes sortes de disciplines et systèmes sans doute, mais aussi et surtout par la *rencontre* de quelques êtres exceptionnels qui, souvent par leur seule manière d'être, m'ont donné le goût d'*être plus*, et d'être davantage conforme à ce que je suis. Mon cas ne doit pas être si original. Si je regarde autour de moi, il me semble que je ne suis pas le seul à partager cette « folie ». En appellerai-je à plus compétent que moi ? Jean Guittou dans son ouvrage *Histoire et destinée* tient le propos suivant, qui renforce ma croyance : « Autre est le but que nous nous proposons, dit-il, autre est la fin que se propose la nature en nous inspirant de désirer ces buts. Aussi, voit-on subsister pendant de longues époques certains buts en quelque sorte mythiques, irréalisables et toutefois bien puissants, qui n'ont d'autres utilités historiques que de susciter des entreprises, des pensées et des passions – réelles celles-ci, efficaces, nécessaires au développement de l'humanité⁷. »

Tout sur le comment, rien sur le pourquoi

Je ne suis donc pas près d'abandonner mon rêve tout de suite. Et ça tombe bien, car l'éducation est un des secteurs de l'activité humaine qui nécessite une forte dépense d'imaginaire. Don Quichotte offre un visage romanesque que j'admire beaucoup. C'est, à mon avis, un héros très chrétien, sans doute parce qu'il se fait le défenseur du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, mais surtout parce qu'il ne pose jamais un geste sans que ce soit devant Dieu, devant les hommes et devant l'univers. Son monde intérieur est on ne peut plus fourni, sa vie surabonde de sens. C'est un prodigieux lecteur de signification. Il est peut-être un peu fou, mais il n'est pas médiocre. S'il s'empêtre souvent dans ses harnais et ne maîtrise pas toutes les techniques, on ne peut pas lui reprocher de manquer d'idéal : il voit loin et il voit grand. Peut-être souffre-t-il de presbytie, mais il n'est pas myope. Il présente l'image exorbitée de ce que Valéry appelle « l'homme de désir ». Les valeurs qu'il symbolise siègent à l'exact antipode des valeurs promues par notre siècle en Occident. Sans doute que nos victoires du côté de l'efficacité sont méritoires ; sans doute que, sur le plan pratique, nous nous enfargeons de moins en moins dans nos harnais, mais faut-il que ce soit au prix de la plus parfaite myopie ?

Au Québec, par exemple, il est facile de remarquer qu'on a beaucoup progressé dans le *savoir-faire*. La cote de productivité de la main-d'œuvre est bonne et nous sommes mieux équipés dans l'exploitation des richesses. « Québec sait faire » – on peut l'affirmer sans trop charrier. On ne peut en dire autant, hélas, au chapitre du *pourquoi-faire* où le discours plafonne au sous-sol depuis un bon moment. Nous sommes moins en perte de vitesse qu'en perte de sens. C'est comme si nous devions vivre à l'intérieur d'une ontologie de plus en plus étriquée, restreinte. Québec ne sait plus vivre.

Dans le domaine de l'éducation, où l'esprit devrait prendre son envol, les perspectives ne sont pas plus engageantes. Le discours officiel, depuis quelque temps, est surtout administratif – quelquefois insidieusement politique. Je ne reproche pas aux administrateurs de faire leur boulot et d'user du langage qui leur donne quelque prise sur la réalité qu'ils doivent gérer. Je crains davantage les « idéologues » grouillant aux bons endroits et leur obscur *lobbying* – surtout depuis qu'on évite les débats publics et qu'on a découvert les vertus de la *politique des petits pas* qui

conseille, autant que possible, de mener les choses par la voie discrète des « décisions administratives » et des notes de service. Tout cela m'énerve, parce que la dérive va toujours dans le même sens : tout sur le *comment*, rien sur le *pourquoi*. Alors que nos jeunes, dans leur mutisme et l'encombrement de leur esprit, ont faim de l'intelligence des principes, on leur propose des amuse-gueule pour tromper leur faim. Il me semble qu'on peut être habile, compétent, voire même éminent, dans un domaine de l'activité humaine sans en être réduit à l'« homo technicus » borné. Que nous réserve l'avenir ? [...]

Et pendant ce temps-là...

Et pendant ce temps-là, les maîtres se taisent, eux qui sont pourtant sur la ligne de feu et savent qu'il n'y a pas que l'argent et le sexe qui remuent leurs élèves. Ils se taisent et, d'ailleurs, on ne leur demande pas leur avis. L'opinion, toujours bavarde, répète qu'ils vont bien. Les envieux disent qu'ils profitent – dans les deux sens du mot. C'est à peu près tout. Le salut, lui, viendra du ministère.

« Et pendant ce temps-là, la Méditerranée... » Et pendant ce temps-là, moi, j'arrête ici mon discours avant qu'il ne soit trop long. À celui qui trouve mon langage « dépassé », je dirai qu'il a raison. Mais peut-il en être autrement quand le sujet abordé rejoint quelque chose qui nous dépasse ? D'ailleurs, ce qui nous touche vraiment dans la vie, ce qui compte vraiment, nous dépasse, n'est jamais comptable et cadre mal avec nos schémas mécanistes. Je continue néanmoins à me dire que l'occasion

est trop belle et que je dois partager mon rêve. « Tous les peuples vivent de l'image qu'ils se font d'eux-mêmes⁸ ». Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des individus ? Ah ! si je pouvais aider mes étudiants à se mieux révéler eux-mêmes à eux-mêmes, pour qu'ils puissent s'engager dans la carrière avec une image pas trop étriquée de ce qu'ils sont ! Ce serait formidable ! Il faut *absolument* que l'esprit se fasse chair – autrement, que de chances perdues, quel gaspillage, quel vieillissement ! Comme dirait l'autre, « Que de Mozarts assassinés ! »

RÉFÉRENCES

1. In *L'art poétique*.
2. MARITAIN, Jacques, *Art et scolastique*, Tournai, Desclée De Brouwer, 1965, p. 49, note.
3. S. Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, I-II, 32.8 – traduction F. Lachat, Louis Vivès, Paris, 1885, tome 5, p. 104.
4. Nadia BOULANGER, au cours d'une entrevue de la série *Rencontre*, télévision de Radio-Canada, 1975.
5. C.-F. RAMUZ, *Journal*, Paris, Grasset, 1945, p. 327.
6. Dietrich BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, Lettres et notes de captivité, Montréal, Labor et Fides, 1967, p. 183.
7. Jean GUITTON, *Histoire et destinée*, Tournai, Desclée de Brouwer, 1970, p. 198.
8. Le mot est de Paul Veyne, dans *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.